

Pierre Loti

Les Désenchantées

Édition de Sophie Basch



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Pierre Loti

Les Désenchantées

*Édition présentée, établie et annotée
par Sophie Basch*

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

Chronologie de Bruno Vercier

AVEC HUIT ILLUSTRATIONS
DE MANUEL ORAZI
(1923)

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2018,
pour la préface, le dossier
et la présente édition.

*Couverture : Illustration de Manuel Orazi
dans Les Désenchantées de Pierre Loti,
Éditions Pierre Lafitte, 1923.*

PRÉFACE

*à Rukiye et à Sinan,
à Nilüfer et à Asaf,
amis de la rive d'Asie et de la rive d'Europe*

Les Désenchantées, le dernier et le plus long des grands romans de Loti, paraît en juillet 1906, la même année qu'un roman de mœurs d'Eugène Montfort, La Turquie, surnom d'une prostituée parisienne qui en dit long sur la persistance et la déchéance du fantasme orientaliste au début du XX^e siècle. Aux antipodes de cette fausse Turquie de maison close, les vraies Turques du harem, d'une farouche chasteté, n'attirent pas moins la curiosité. Mais ces jeunes femmes de bonne famille ne sont-elles pas des Orientales aussi fictives que la malheureuse héroïne de Montfort ?

L'ouvrage, assurément, ne pouvait être laissé entre toutes les mains. L'ineffable abbé Bethléem, censeur des familles, tranchait : « Les Désenchantées (l'émancipation de la femme musulmane, thèse ; pas pour tous). » Perfide, malfaisant, immoral,

irréligieux, déprimant. Auteur pour femmes. L'ecclésiastique explicitait à outrance : « Pierre Loti est d'abord un puissant charmeur. Il séduit ses lecteurs et ses lectrices par la rêverie vague et flottante de sa pensée, par la mélancolie sensuelle dont il les pénètre, par les voluptueuses et enlaçantes caresses de sa phrase, savamment rythmée. Ces petits récits dont il tire de profondes émotions, ces descriptions féériques de l'Océan infini, de l'Orient mystérieux, de tous les pays exotiques, charment jusqu'à enivrer¹. »

De tous les livres de Pierre Loti, Les Désenchantées est le titre qui, avec Aziyadé, a fait couler le plus d'encre. C'est aussi, curieusement, le plus méconnu. Un paradoxe ? En apparence. La péri-pétie a éclipsé le roman. Au lendemain de la disparition de l'écrivain en 1923, la journaliste Marie Lera, née Hortense-Marie Héliard, révélait, sous le pseudonyme de Marc Hélys, le « secret des "Désenchantées"² ». L'académicien avait été victime d'une imposture : l'auteur de cette confidence publique, Djénane dans le roman, était une féministe française, associée à deux jeunes Turques du meilleur monde et parfaites francophones, Zennour et Nouryé Noury Bey (Mélek et Zeyneb dans le récit), filles d'un ministre du sultan Abdülhamid et petites-filles d'un Français converti à l'islam, Rechad Bey (Hya-cinthe Ulysse Blosset, marquis de Châteauneuf), qui l'instruisaient de tous les détails de la vie locale.

1. Abbé Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire*, 6^e édition, Lille, Bureaux de Romans-Revue, 1914, p. 105-107.

2. Marc Hélys, *L'Envers d'un roman. Le secret des « Désenchantées »*, révélé par celle qui fut Djénane [1924], Houilles, Éditions Manucius, 2004.

Pour décrire les tourments imaginaires de Djénane dont le mari épouse sa cousine Durdané, Marie Lera s'inspira de son drame personnel : son époux, consul mexicain natif de Cuba, l'avait quittée pour sa jeune sœur. L'aventure stambouliote lui permit de transposer ses souffrances. Profitant de l'antépénultième séjour de Loti à Constantinople d'avril 1904 à mars 1905¹, à bord du petit stationnaire qu'il commandait, Le Vautour, les trois amies, dissimulées sous des voiles opaques — que Djénane / Marie Lera, quadragénaire, ne soulèvera jamais pour ne pas révéler son âge —, fixèrent des rendez-vous clandestins à leur idole. Elles le prièrent de faire un roman à partir de leur vraie fausse histoire, pour plaider la cause des femmes turques instruites, avides de liberté de mouvement et de pensée. Plus subtilement, l'emboîné mit ses héroïnes en boîte : Loti, André Lhéry dans le roman, fictionnalisa le faux réel et retravailla les confidences orales et écrites pour les insérer dans un prétendu témoignage sur les harems turcs contemporains : Marie Lera eut beau confronter ensuite les lettres authentiques à leurs avatars romanesques, les désenchantées s'étaient émancipées de leurs modèles. L'« histoire véritable des désenchantées », trop connue pour que j'y revienne ici, a été exposée dans ses moindres détails, jusque dans ses suites puisque les sœurs Noury Bey furent

1. Pierre Loti a séjourné près de trente-quatre mois en Turquie où il a effectué en tout huit séjours : du 20 au 25 février 1870, du 16 mai 1876 au 17 mars 1877, du 6 au 8 octobre 1887, du 12 au 15 mai 1890, du 12 au 30 mai 1894, du 10 septembre 1903 au 24 mars 1905, du 15 août au 23 octobre 1910 et enfin du 12 août au 17 septembre 1913.

Constantinople pour l'Europe en janvier 1906, l'année de la publication du récit qui les transfigurait¹. En 1939, plus rien ne subsistait du mystère : Raymonde Lefèvre, s'appuyant sur le dossier déposé par Marie Lera à la Bibliothèque nationale, publiait les archives, confrontait les lettres originales au journal de l'écrivain et aux lettres retravaillées. Sévère pour l'instigatrice de l'aventure, elle tranchait : « Il y a deux éléments dans Les Désenchantées : l'élément descriptif, qui est admirable parce que c'est du Loti pur, — et l'élément romanesque, exagéré et mélodramatique. C'est celui-ci qui est dû à Marc Hélys². » Ou plus exactement l'élément épistolaire, ces quarante-huit lettres ou fragments de lettres qui figurent dans vingt-six des cinquante-sept chapitres du roman. Après les révélations de Marc Hélys, Claude Farrère dit trouver « quelque soulagement à savoir que telles et telles pages des Désenchantées, insupportables de sensiblerie banale et de pédante psychologie, n'ont jamais été écrites par l'auteur de Fantôme d'Orient³ ». Sans doute, en effet, peut-on considérer ces correspondances comme des appâts et même comme le prétexte à l'essentiel, l'adieu à la jeunesse et au lieu fondamental, Stamboul — le nom, réservé à la péninsule historique opposée au quartier cosmopolite de Péra, sous lequel Constan-

1. Voir Alain Quella-Villéger, *Évadées du harem. Affaire d'État et féminisme à Constantinople (1906)*, Bruxelles, André Versaille Éditeur, 2011. Les témoignages des « désenchantées » sont mentionnés dans la bibliographie finale.

2. Raymonde Lefèvre, *Les Désenchantées de Pierre Loti*, Paris, Éditions Edgar Malfère, 1939, p. 84.

3. Claude Farrère dans *Le Gaulois* du 18 septembre 1923.

tinople ou Istanbul fut le plus couramment désigné jusque dans les années trente. Tout comme on peut penser avec Nathalie Heinich que « se confirme par la littérature la consubstantialité entre le monde des états de femme et l'espace romanesque : pour sortir du harem, il faut entrer dans le roman¹ ».

Après une relative traversée du désert, car il n'a jamais complètement perdu la faveur du public, Loti semble avoir trouvé sa place dans l'histoire littéraire. Dès lors que l'argument anecdotique ne doit plus en excuser la lecture, il est désormais permis de dégager Les Désenchantées d'une légende aussi fascinante qu'encombrante, de rendre le roman à la littérature, d'oublier, sinon pour son intérêt littéraire, la supercherie dont il serait le produit, empêchant cet objet de curiosité, ravalé au rang de documentaire, d'accéder à une complète reconnaissance. Tout se passe comme si le stratagème avait submergé la stratégie littéraire. Et si le véritable « secret » des Désenchantées résidait dans son écriture ?

Désenchantement. – Le mal du siècle

À commencer par le titre, curieusement accepté comme une évidence — comme s'il était logique, normal, acquis, que de très jeunes Turques, élevées dans l'espace clos du harem et, même frottées de culture occidentale, n'ayant rien vécu, pussent éprouver un sentiment intimement lié à la mélanco-

1. Nathalie Heinich, « Du harem au roman », *Agone*, n° 14, 1995, p. 53.

lie moderne, celui de la conscience du « vide affreux caché sous les sciences, sous les littératures » et plus généralement sous l'idéologie du progrès, exprimant un malaise que Balzac avait identifié dès 1831 lorsqu'il écrivit à propos d'une satire blasée de Nodier : « Ce livre appartient à l'École du désenchantement¹. » S'associant à ce courant avec Janin et Stendhal, Balzac poursuivait : « Il y a dans ces quatre conceptions littéraires le génie de l'époque, la senteur cadavéreuse d'une société qui s'éteint². » Depuis le romantisme, le désenchantement est un des thèmes obsédants de la pensée européenne. De Charles Baudelaire à Walter Benjamin, de Max Weber à Marcel Gauchet et à Rainer Rochlitz en passant par Paul Bénichou, les poètes, les philosophes et les historiens n'ont cessé, à la suite de Balzac, de déplorer et d'étudier un « désenchantement du monde » qui traduit les déchirements engendrés par une modernité où les avancées techniques vont de pair avec la destruction d'une harmonie séculaire. Loti n'échappe pas à cette loi, comme le vit bien André Suarès : « Loti est singulièrement anachronique. Mais en quelque siècle que ce fût, il aurait eu la même nostalgie, s'il avait perdu la foi, et la même inquiétude. Loti est inconsolable de ne point croire. Il cherche partout la croyance disparue, et jamais il

1. Voir à ce propos l'article de Maurice Ménard, « Jules Janin et "l'école du désenchantement" », dans *Jules Janin et son temps*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 103-124.

2. Honoré de Balzac, *Lettres sur Paris* [1830-1831], dans *Œuvres diverses*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 937.

ne l'a. Que ce soit la faute du siècle, ou d'un aïeul trop libre, ou de sa propre nature sensuelle, Loti est né dans la négation. Son mal est continu : plus il veut croire et moins il croit¹. »

Tout se passe comme si Loti, venu comme Musset trop tard dans un monde trop vieux, produit du désenchantement romantique que le siècle n'a cessé d'aggraver, avait projeté son anachronisme et son propre désarroi sur ses trois héroïnes. C'est ce que rappelle, à trois reprises, la référence ironique à la génération des désenchantés par excellence, celle des lions du boulevard dans l'Orient de bibliothèque et de carton-pâte qui engendra la Namouna de Musset et le Fortunio de Gautier : « — Ce pauvre Lhéry, — ajouta Kerimé, l'une des jeunes invitées, — il retarde !... Il en est sûrement resté à la Turquie des romans de 1830 : narguilé, confitures et divan tout le jour » (p. 85-86). La date de la bataille d'Hernani revient deux cents pages plus loin à propos du titre initialement choisi par les jeunes femmes pour « leur » roman, Le Bleu dont on meurt, qui évoque la « maladie du bleu » et la « nostalgie de l'azur » chères à Théophile Gautier : « — Allons, reprit Djénane, dites tout de suite que vous le trouvez 1830... Il est rococo ; passons... » (p. 266). Enfin, dans la bouche de Djénane, une dénégation éloquente, toujours à propos du double romanesque de Loti, André Lhéry, suit immédiatement la citation de l'étranger « qui lui ressemblerait comme un frère » de La Nuit de décembre : « Bien

1. André Suarès, « Loti », dans *Présences*, Paris, Émile-Paul, 1926, p. 202.

entendu, je ne ferais pas de lui un de ces hommes fatals qui sont démodés depuis 1830, mais seulement un artiste, qu'amusement les impressions nouvelles et rares » (p. 303). Lesley Blanch, sa première biographe, percevait justement en Loti un romantique attardé¹.

La scénographie a beau être rigoureuse et le piège accompli, l'idée même de cette supercherie ne pouvait germer que dans le cerveau d'une Européenne. C'est ce que ressentit du reste Louise Weiss à la veille de la Première Guerre mondiale lorsque, rejetée hors du monde féminin par le regard méprisant des femmes d'un pacha qui avaient jugé son apparence sans aménité, elle se murmura à elle-même : « — C'est moi la Désenchantée² ! », prouvant ainsi que le désenchantement féminin, tout comme le masculin, participaient d'une expérience occidentale du monde. Les héroïnes de Loti, rongées par un pessimisme par procuration et par le démon de l'analyse, vivent un désenchantement de projection : ce phénomène social, bien que l'Empire ottoman soit lui aussi travaillé, au moins depuis l'ère de réformes des Tanzimât (1839-1876), par les idées de sécularisation et de modernisation (mais pas à proprement parler de modernité), est littéralement impensable dans le contexte turc de l'époque. Leur désillusion est avant tout celle de Loti, prin-

1. *Pierre Loti : the Legendary Romantic* fut le premier titre de sa célèbre biographie (San Diego, Harcourt Brace Jovanovich Publishers, 1983), ensuite modifié en *Pierre Loti : Portrait of an Escapist* (Londres, Collins, 1983).

2. Louise Weiss, *Souvenirs d'une enfance républicaine*, Paris, Denoël, 1937, p. 165, cité par Nathalie Heinich, art. cité, p. 54.

cipal nostalgique d'un monde qui n'était enchanté qu'à ses yeux, alarmé par le changement, avocat paradoxal d'une cause qu'il n'épouse pas, et qui ne s'en cache guère : « si j'allais plaider votre cause à rebours, moi qui suis un homme du passé » (p. 207). Le désenchanté, c'est lui, qui « avait peur d'être désenchanté par la Turquie nouvelle » (p. 141) et qui envisage quinze jours après son retour à Istanbul d'en repartir « avant le plus complet désenchantement » (p. 144), puis se ravise pour penser, un an plus tard, à la veille de son départ pour la France, que le charme de la ville résisterait à tout, « même aux désenchantements du déclin de la vie » (p. 371). Mais non : « Le mauvais souffle d'Occident a passé aussi sur la ville des Khalifes ; la voici "désenchantée" dans le même sens que le seront bientôt toutes les femmes de ses harems... » (p. 390), autrement dit défigurée par le progrès.

Les livres empoisonnés

L'éducation des désenchantées est-elle crédible ? Dès 1907, un avocat turc exilé au Caire, Lütfi Fikri Bey, publiait une plaquette pour dénoncer l'in vraisemblance de la situation : « Je suis [...] convaincu que ces femmes-là ne sont nullement des Turques. Elles ont une âme française, parisienne même¹. »

1. Lütfi Fikri Bey, *Essai de critique. Les Désenchantées de M. Pierre Loti*, Le Caire, Imprimerie Idjihad, 1907. Cité par Raymonde Lefèvre, *op. cit.*, p. 111.

En 1909, la femme d'un fonctionnaire ottoman recevant Marcelle Tinayre dans un intérieur de style moderne viennois lui confia que les dames de Constantinople refusaient toute existence réelle aux désenchantées, avant de lire le roman : « — Des Désenchantées ? Il y en avait quelques-unes à Stamboul, et ce n'étaient pas les plus intéressantes parmi mes compatriotes. Le livre de Loti en a fait éclore des douzaines. Oui, beaucoup de dames ont appris qu'elles étaient fort malheureuses. Elles ne s'en doutaient pas, avant d'avoir lu le roman¹. »

La description du climat de l'époque par le grand essayiste et romancier Ahmet Hamdi Tanpınar confirme ces allégations. Selon lui, à de rares exceptions près, même les romanciers turcs les plus novateurs se révélaient incapables d'appréhender les problèmes sociaux et culturels, et le changement en général. L'intérêt pour les littératures étrangères était quasiment nul, l'idée d'imitation absente : « la vie intellectuelle turque n'était pas de nature à bénéficier sérieusement de l'influence que l'Occident pouvait avoir sur l'individu² ». Les contemporaines des trois recluses dévoraient-elles, dans leurs harems, des ouvrages de Baudelaire, Verlaine, Kant, Nietzsche, Schopenhauer, agents subversifs de leur volonté d'émancipation, dispersés sur un piano Érard ou sur une coiffeuse Art nouveau, qui leur auraient inoculé « pessimismes », « détraquements » et « doutes »

1. Marcelle Tinayre, *Notes d'une voyageuse en Turquie*, Paris, Calmann-Lévy, 1909, p. 337-338.

2. Ahmet Hamdi Tanpınar, *Histoire de la littérature turque du XIX^e siècle* [1949], traduit du turc sous la direction de Faruk Bilici, Arles, Actes Sud, 2012, p. 359.

(p. 322) à partir desquels elles se donnent « tant de mal pour gâcher [leur] vie » (p. 332) ? Le tableau évoque plus la « dégénérescence » fantasmée par Max Nordau que de la réalité : les visiteuses du palais impérial ne traitent-elles pas les « petites citadines au corps fragile, aux yeux cernés, au teint de cire » de « dégénérées » (p. 136) ? La vérité semble toutefois plus proche du témoignage de Gabriel de La Rochefoucauld, présent en 1904 lors de la visite sur Le Vautour d'une jeune dame turque très saine, vêtue à l'européenne, dont la « seule préoccupation était d'avoir l'air à la mode » et qui, lors d'une promenade à Beykoz, s'exclama pour toute réminiscence lyrique « Quel bel endroit pour jouer au cricket ! », avant d'évoquer ses parties de tennis à Péra et à Thérapia avec des Européens¹. Contrarié par la remarque de son ami qui s'étonnait de voir une Turque aussi libre et occidentalisée, Loti lui objecta que la jeune femme s'était exprimée ainsi par fanfaronnade : « Et je vis, car je demeure convaincu qu'elle m'avait dit la vérité, que Loti comme toujours voulait conserver devant la réalité l'opinion que son imagination lui avait donnée, et qu'il ne voulait pas laisser détruire, par des observations qu'il considérait comme inutiles, le résultat de son effort poétique². » Loti invita également à bord du Vautour le poète Henri de Régnier, en lui annonçant la visite d'une jeune fille turque (sans doute la même) qui se risquait à cette dangereuse

1. Gabriel de La Rochefoucauld, « Désenchantée », dans *Constantinople avec Loti*, Paris, Les Éditions de France, 1928, p. 159-162.

2. *Ibid.*, p. 162-163.

équipée : « La mystérieuse Balkis est une grande jeune fille assez jolie, très élégamment habillée. Elle porte une robe de soirée à la mode de Paris et elle parle un excellent français. Ce n'est pas la peine d'être turque, de vivre enfermée dans un harem pour ressembler à n'importe quelle jeune fille du meilleur monde de Paris, de Londres, de Vienne, de n'importe quelle autre capitale ! Conversation agréablement banale, rafraîchissements. » Une barque de police rôdant autour du stationnaire, Loti fait raccompagner la jeune femme par la vedette du bord. Comme La Rochefoucauld, Régnier demeure sceptique : « A-t-elle jamais été en grand péril et n'y a-t-il pas là un peu de mise en scène, de comédie, un ressouvenir, peut-être à demi inconscient, de l'époque d'Aziyadé¹ ? » De toute évidence, Loti était une dupe consentante, qui manipula les désenchantées bien plus qu'elles ne l'abusèrent. Il le confessa dans les notes d'un de ses ultimes séjours à Istanbul, en août 1910 : « Autrefois, je croisais ici les "désenchantées" qui jouaient à être difficiles à reconnaître². » Au regard des témoignages de La Rochefoucauld et de Régnier, la « désenchantée » en question ne semble guère perméable à la noirceur de Baudelaire et au pessimisme schopenhauerien.

De tous les auteurs de la bibliothèque des désenchantées mentionnés par Loti, la romancière Gyp et la poétesse Anna de Noailles, coqueluches du lectorat féminin, sont les seules plausibles... La pré-

1. Henri de Régnier, *Escapes en Méditerranée*, Paris, Flammarion, 1931, p. 162-163.

2. Pierre Loti, *Suprêmes visions d'Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1921, p. 58.

sence de Schopenhauer s'explique toutefois : la traduction par Jean Bourdeau de ses considérations sur l'amour et les femmes dans *Pensées, maximes et fragments*, en 1880, avait connu une vogue considérable : ces extraits ornaient tous les salons. Le nom de l'institutrice de Djénane, Esther Bonneau, est-il un clin d'œil à Bourdeau qui suscita la vocation des « Schopenhauer en herbe qui rongent les lettres françaises comme le phylloxera dévore les vignes de Bordeaux¹ » ? Ce n'est pas impossible. Il serait en revanche curieux que ce chantre de l'anti-féminisme passât, tout comme Baudelaire, pour un envoyé des suffragettes. Quant à la présence de Kant, elle se justifie par un détour. Il n'est pas interdit de penser que le titre de *Loti* est inspiré de celui de Barrès, dont *Les Déracinés*, paru en 1897, qui décrit un groupe de jeunes Lorrains influencés par leur professeur de philosophie, M. Bouteiller, kantien et gambettiste, avait connu un immense retentissement : le destin cosmopolite que les provinciaux rêvaient de rencontrer à Paris en tentant d'accéder à l'universel, loin de leur terreau natal, entraîne leur perte. Les désenchantées, corrompues par les pitoyables disciples en jupon des philosophes à la mode, ne sont-elles pas des déracinées en puissance ? Un témoignage de Jean Tharaud, secrétaire de Maurice Barrès, accrédite cette hypothèse. Mais si *Loti* admirait Barrès, celui-ci ne lisait pas ses

1. Albert Wolff dans *Le Figaro* du 15 février 1886, cité par Marc Smeets, « Huysmans, Maupassant et Schopenhauer : note sur la métaphysique de l'amour », dans Noëlle Benhamou (dir.), *Guy de Maupassant*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2007, p. 21.

confrères : « Même lorsqu'un talent lui plaisait, il ne le lisait guère davantage. Il disait, par exemple, de Loti, qui venait de lui envoyer un volume avec une dédicace charmante et un peu précieuse, comme c'était son habitude : "Quel gentil esprit, ce Loti ! On voudrait avoir le temps de le lire. C'est une réserve pour mes vieux jours." Et Les Désenchantées prirent le chemin du "cimetière", qui n'était pas celui d'Eyoub¹. »

À ce catalogue, la vraisemblance exigerait d'ajouter le plus populaire et le plus influent des romanciers sentimentaux : Georges Ohnet. Fait significatif, la doyenne des lettres turques modernes, Fatma Aliye, avait d'ailleurs commencé sa carrière littéraire par la traduction, en 1890, de *Volonté* (Meram) de Georges Ohnet : dix ans après son mariage avec un aide de camp du sultan Abdülhamid qui lui interdisait la lecture des romans étrangers, elle obtint de son époux l'autorisation d'introniser en Turquie celui que Léon Bloy surnommait « le Jupiter tonnant de l'imbécillité française² ». Si plus personne ne lit cet écrivain prolifique, il n'en demeure pas moins que ses romans à l'eau de rose, qui jouissaient d'une faveur inégalée en France, devaient également

1. Jérôme et Jean Tharaud, *Mes années chez Barrès*, Paris, Plon, 1928, p. 73. Paul Bouteiller est inspiré par Auguste Burdeau, quasi homonyme de Jean Bourdeau... Rapportant cette anecdote, Gabriel de La Rochefoucauld s'étonne : « Comment Loti et Barrès pouvaient-ils se juger, et même se connaître, puisqu'il apparaît que, si Barrès ne lisait pas Loti, Loti ignorait Barrès. Ces deux hommes étaient trop différents » (*op. cit.*, p. 144). L'affirmation paraît excessivement péremptoire.

2. Léon Bloy, *Le Désespéré* [1887], éd. de Pierre Glaudes, Paris, Flammarion, « GF », 2010, p. xx.

<i>Préface de Sophie Basch</i>	7
<i>Note sur l'édition</i>	55

LES DÉSENCHANTÉES

ROMAN DES HAREMS TURCS CONTEMPORAINS

Avant-propos	61
Première partie	63
Deuxième partie	120
Troisième partie	165
Quatrième partie	237
Cinquième partie	298
Sixième partie	357

DOSSIER

<i>Chronologie</i>	421
<i>Bibliographie</i>	435
<i>Notes</i>	439

